

Dubl.

Lach

Mon ^R

THE HISTORY OF THE

PROVINCE OF MASSACHUSETTS

FROM THE FIRST SETTLEMENT TO THE PRESENT TIME

BY JOHN GARDNER

VOLUME I

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

THE FIRST SETTLEMENT

R

NOTICE

SUR M. PIERRE PREVOST,

PROFESSEUR ÉMÉRITE A L'ACADÉMIE DE GENÈVE.

Par Aug.-Pyr. De Candolle.

Tiré de la Bibliothèque Universelle de Genève.

(Avril 1839.)

Genève vient de perdre l'un de ses citoyens les plus distingués, l'un des hommes qui ont éminemment contribué à soutenir la réputation littéraire et scientifique de cette ville. M. Pierre Prevost, professeur émérite à l'Académie, nous a été enlevé le 8 avril. Nous n'avons pas la prétention, si peu de temps après cet événement, de présenter un récit complet de sa vie et de ses travaux, avant d'avoir recueilli les matériaux nécessaires à cet ouvrage, et pendant que nous songeons plus à nos regrets d'ami, qu'à l'appréciation exacte de ses services; mais nous pensons qu'il pourra être de quelque intérêt pour les amis des sciences de trouver ici une esquisse rapide de la vie du savant que nous venons de perdre.

M. Pierre Prevost est né à Genève le 3 mars 1751, d'Abraham Prevost et de Marie Bellamy son épouse. Son père, qui était alors ministre du Saint-Évangile, et régent de la première classe, devint peu après pasteur à la ville, et plus tard principal du collège. M. P. Prevost n'a eu qu'un frère, qui suivit la carrière du droit, et devint conseiller d'État. Lui-même, destiné d'abord à l'état ecclésiastique, fit trois ans et demi de théologie. Mais il renonça à cette vocation, et entra dans la faculté de droit. Quoiqu'il n'eût pas l'intention de suivre cette carrière, il fut, d'après un usage alors assez général dans notre ville, reçu avocat et docteur en droit en 1773. Son goût le portait à se vouer à l'enseignement; il accepta une place d'instituteur en Hollande, qu'il quitta au bout d'une année,

pour aller faire un voyage de quelques mois en Angleterre. A son retour, il entra comme instituteur dans la famille Delessert, avec laquelle il a toujours conservé des relations d'amitié. Nommer M. Benjamin Delessert parmi les plus anciens élèves de M. Prevost, c'est peut-être ce qu'on peut faire de mieux pour indiquer, par un exemple remarquable, tout le succès qu'il a obtenu dans l'éducation intellectuelle et morale. C'est à cette époque qu'il eut l'occasion de connaître à Paris J.-J. Rousseau. Il aimait à se rappeler ses conversations avec lui, et, par suite de cette liaison, il donna plus tard (1780) à l'édition posthume des œuvres de cet écrivain célèbre, un fragment sur l'Alceste de Gluck, et, en 1804, aux *Archives littéraires*, une lettre sur J.-J. Rousseau. Pendant ce séjour à Paris, il s'occupa aussi de sa traduction d'Euripide, qui fut publiée en partie en 1778 et 1782, puis insérée en entier dans le théâtre des Grecs de l'édition de Cussac (1786). Cet ouvrage mérita à son auteur un rang honorable parmi les philologues, et il passe encore pour une des meilleures traductions du théâtre grec¹. Plus tard, il publia dans les *Archives littéraires* (1805) trois fragmens sur la philosophie d'Euripide.

Pendant ces années de travail, M. Prevost refusa quelques offres honorables qui lui avaient été adressées d'Angleterre et d'Allemagne. Mais, en 1780, le roi de Prusse, Frédéric II, lui fit offrir deux places, qu'il accepta : celle de membre de l'Académie des sciences de Berlin, et celle de professeur de philosophie dans l'académie des jeunes gentilshommes fondée par le roi. Ce monarque éclairé et habile appréciateur du mérite ne cessa, dès l'arrivée de notre compatriote à Berlin, de lui accorder des témoignages d'estime multipliés. Pendant les quatre années que M. Prevost passa dans cette capitale, il forma des relations intimes avec Bitaubé, ce qui fut pour lui un nouveau motif de cultiver la littérature grecque, et il

¹ L'Oreste seul fut publié en 1778. Dans l'édition de 1782 le 4^e volume fut imprimé à l'insu de l'auteur sur des manuscrits incomplets; mais M. Prevost a remplacé ces lacunes dans l'édition de Cussac, où sa traduction d'Euripide se trouve, du t. 4, p. 303 jusqu'au t. 10, p. 135.

s'occupa de philosophie avec Mérian. Il y eut aussi des liaisons suivies avec l'illustre Lagrange, qui cherchait alors, dans l'étude de la nouvelle chimie, des diversions à ses travaux mathématiques. A cette époque, M. Prevost publia divers mémoires scientifiques, et en particulier une lettre sur les aérostats. A son entrée dans l'Académie de Berlin, il avait donné une dissertation sur *l'économie des gouvernemens*, où il montrait déjà toute l'aptitude qu'il avait pour les recherches d'économie politique. Il ne connut qu'un ou deux ans plus tard l'ouvrage d'Adam Smith sur la *richesse des nations*, qui ouvrit un nouveau champ à ses méditations. Dans la suite il a donné la traduction de l'écrit de Bell sur la disette, et celle de l'ouvrage de Malthus sur le *Principe de population*. Il a publié aussi divers mémoires d'économie politique, dans la *Bibliothèque Universelle* et dans d'autres journaux.

En 1784, il fut rappelé à Genève par le désir de rendre les derniers devoirs à son père qu'il trouva mourant. Malgré les sollicitations les plus flatteuses de la part du roi de Prusse et de quelques amis, il ne put résister au bonheur de vivre dans sa patrie, et il quitta Berlin pour accepter la place de professeur de belles-lettres qui lui fut offerte à Genève. Ce fut alors qu'il prononça à la cérémonie des Promotions un discours en latin sur le *Principe des beaux-arts*, et notamment de la poésie, discours qu'il remania et inséra ensuite, en français, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. Appelé en 1785 à aller à Paris pour donner ses soins à l'édition du théâtre des Grecs de Cussac, il s'y livra en même temps à son penchant pour les études de physique et de philosophie, et il renonça à la chaire de belles-lettres dans l'Académie de Genève.

A son retour dans cette ville, il se livra avec ardeur à divers sujets d'études; il publia un grand nombre d'articles intéressans dans un journal hebdomaire qui paraissait alors sous le titre de *Journal de Genève*, aussi bien que dans plusieurs journaux de sciences et collections académiques. Il ne négligea pas des travaux plus sérieux, et il publia en 1788 son

ouvrage sur l'*Origine des forces magnétiques* (1 vol. in-8°), qui commença à lui donner rang parmi les physiciens. Ce fut dans cette même année qu'il épousa M^{lle} Louise-Marguerite Marcet. Mais bientôt il eut le malheur de la perdre : elle mourut à la suite de sa première couche, laissant un fils qui a beaucoup contribué au bonheur de la vieillesse de son père.

M. Prevost était devenu membre du Conseil des Deux cents en 1786 ; il s'y occupa souvent d'affaires publiques, sans perdre de vue les lettres et la philosophie. Ce fut en 1793 qu'il se présenta à un concours ouvert pour la chaire de philosophie, et qu'il obtint la place à la suite d'épreuves soutenues avec distinction. Dans la même année il fut appelé, par le vœu de ses concitoyens, à faire partie de l'Assemblée nationale. Il aurait voulu tempérer, par sa modération, l'ardeur souvent trop grande de cette assemblée, et y soutenir les établissemens relatifs à l'instruction publique ; mais lassé par l'esprit de l'époque, et voyant ses efforts trop souvent infructueux, il donna sa démission au bout de quatre mois, et resta dès lors étranger aux affaires publiques de ce temps. L'année suivante, il se trouva compris dans les arrestations arbitraires que la fougue révolutionnaire avait ordonnées. Sa détention ne fut heureusement que d'une vingtaine de jours : « Ce furent vingt jours perdus pour mes études », dit-il dans une note que j'ai sous les yeux, « car le nombre des prisonniers et les embarras de ce genre de vie, joints aux affections de l'âme, ne m'ont permis aucun travail. » Rendu à la liberté, il reprit immédiatement ses fonctions académiques, et se rendit très-utile à sa patrie, en 1798, comme membre de la commission qui régla avec le gouvernement français les conditions de la réunion de Genève à la France.

Quand M. Prevost fut nommé professeur de philosophie, il se trouva être le collègue de son ami M. A. Pictet, dans la faculté des sciences, et, d'après un ancien usage de l'Académie de Genève, il partagea avec lui l'enseignement de quelques branches des sciences physiques. Il s'appliqua surtout à déve-

lopper, d'une manière élémentaire, les lois de la pesanteur et de l'attraction, celles de l'optique, et quelques autres points de physique générale. Il saisissait aussi l'occasion d'exposer la théorie de la chaleur rayonnante. En 1810, il fut nommé professeur de physique générale.

Quant à la philosophie proprement dite (qu'on désignait à Genève sous le nom de philosophie rationnelle), il donnait un soin particulier à l'exposition de la logique, qu'il savait rendre fort intéressante en enrichissant ses leçons d'un grand nombre d'exemples tirés de diverses sciences. Il embrassait toutes les branches de cette étude immense, en réduisant toutefois à de courtes dimensions celles qui ont peu d'applications pratiques ou qui tendent à repaître l'esprit des jeunes gens d'hypothèses trop hasardées, ou de théories qui se renversent les unes par les autres. Ses *Essais de philosophie*, qu'il n'a publiés qu'en 1804, sont un résumé clair de l'enseignement qu'il donnait; mais on en regrette souvent la brièveté. Ce que cet ouvrage ne peut faire suffisamment comprendre, c'est la manière précise et intéressante avec laquelle M. Prevost s'exprimait, et savait se mettre à la portée d'élèves souvent trop jeunes ou trop inattentifs pour une pareille étude. Il aimait à employer, dans cet enseignement familier, une méthode qui se rapprochait de la méthode socratique; il rendait ses élèves actifs dans leurs études, en leur faisant débattre entre eux des points de doctrine sous forme de thèses, et en leur faisant rendre compte des leçons précédentes avec une précision qui les accoutumait à l'appréciation de la vérité. Il s'intéressait à eux comme un père, écoutait et sollicitait même leurs observations, répondait à leurs objections avec une patience inaltérable, et faisait, en un mot, de son enseignement, une étude pratique de logique. Plusieurs de ses élèves, qui se sont livrés, dans la suite de leur vie, à des études très-différentes de celles que M. Prevost leur enseignait, ont senti vivement combien sa méthode leur avait été utile. Je m'honore d'être de ce nombre, et j'ai toujours conservé le souvenir le plus doux des

leçons, des encouragemens que j'ai reçus de lui comme étudiant, aussi bien que des conseils et des témoignages d'affection qu'il a bien voulu m'accorder plus tard comme collègue et comme ami.

M. Prevost avait particulièrement porté son attention sur les questions les plus importantes de la physique générale. Cette direction de ses études fut due en partie à ses relations avec G.-L. Le Sage, physicien profond et modeste, de qui il avait reçu des leçons dans sa première jeunesse, et dont il était devenu l'ami. On retrouve dans plusieurs de ses travaux sur la physique des traces sensibles de l'influence que Le Sage avait exercée sur son esprit. En 1791, M. Prevost inséra, dans le *Journal de physique*, un mémoire très-remarquable sur l'*Équilibre du feu*, et il publia l'année suivante ses *Recherches sur la chaleur*. Cet ouvrage, fait bien des années avant que les expériences de Rumford et de Leslie eussent enrichi la science d'un grand nombre de faits précieux, offre ceci de remarquable, qu'avec le peu de faits précis qu'on connaissait alors, et par la seule force d'une imagination active dirigée par une logique serrée, M. Prevost sut établir les principes, et pressentir les lois que les expériences sont ensuite venues confirmer; exemple mémorable dans l'histoire des sciences, et qui montre en particulier la sagacité avec laquelle il savait déduire d'importantes conséquences de faits peu nombreux encore, et qu'il avait l'un des premiers tenté de coordonner. Plus tard, et lorsque les expériences eurent si brillamment confirmé ses prévisions, il donna son ouvrage sur le *Calorique rayonnant* (1809), et son exposition des *Principes de la chaleur rayonnante* (1832), qui restent parmi les ouvrages de physique les plus appréciés des savans. Il traita aussi plusieurs points particuliers de cette théorie dans des mémoires spéciaux, et s'occupa à en faire des applications à divers phénomènes naturels. D'autres ont suivi cette direction, et l'on peut citer les travaux de Wells sur la rosée, comme une des belles conséquences de la théorie de M. Prevost.

Au milieu de ces travaux relatifs aux sciences physiques, il était loin de négliger ceux qui se rapportaient aux études philosophiques. En 1799, il obtint l'accessit d'un prix proposé par l'Institut de France, sur l'*Influence des signes relativement à la formation des idées*. Outre cette distinction, l'Institut l'admit l'année suivante au nombre de ses correspondans. En 1802, M. Prevost lut, aux Promotions de Genève, des *Remarques sur l'âme humaine*, suivies de l'explication d'un passage du Timée. Peu d'années auparavant il avait lu, à la même cérémonie, un discours sur les *Causes qui ont favorisé à Genève les établissemens d'instruction publique*.

Il a aussi cherché, dans diverses biographies, à rendre justice à plusieurs de ses devanciers ou de ses contemporains, avec cet esprit d'exactitude qui le caractérisait. Ainsi il a publié, en 1805, une notice instructive sur la vie et les écrits de G.-L. Le Sage, physicien ingénieur dont j'ai parlé tout à l'heure, et qui était mort l'année précédente sans avoir publié ses recherches sur la cause de l'attraction. Cette notice, enrichie de plusieurs observations scientifiques, suppléa en partie à ce que Le Sage n'avait pu faire lui-même, et plus tard (1818) M. Prevost rendit un nouvel hommage à son ami, en publiant un traité inédit de Le Sage sur la physique mécanique, qu'il fit suivre d'un second traité sur le même sujet dont il était l'auteur¹. Il a donné aussi les biographies du docteur Odier son ami, et de Bénédicte Prevost, son parent. Enfin, il a publié des notes biographiques sur Young, sur Corai et sur Dugald Stewart.

La manière dont M. Prevost étudiait la philosophie était fort analogue à celle de l'école écossaise. Il a traduit la première partie des élémens de philosophie de Dugald Stewart, avec qui il était lié d'une véritable amitié, nourrie par une correspondance active, quoiqu'il ne l'eût vu qu'une seule fois,

¹ Deux traités de physique mécanique, publiés par Pierre PREVOST, comme simple éditeur du premier et comme auteur du second. Genève, 1818.

en 1792. Même sous le point de vue littéraire, il aimait à se rapprocher de cette école, comme le prouve le soin qu'il a pris de traduire le Cours de rhétorique de Blair, traduction qui a eu deux éditions. Cet ouvrage offre les qualités qu'on remarquait aussi dans M. Prevost, la clarté, la simplicité et l'exactitude. Il était membre des sociétés royales de Londres et d'Edimbourg.

Si nous reportons nos regards sur la vie privée de M. Prevost, nous verrons que peu après avoir fixé définitivement son sort en se vouant à la chaire de philosophie, il pensa à l'embellir par un second mariage. En 1795, il épousa M^{lle}. Jeanne-Louise Marcet, dont il a eu trois fils, et qui a servi de mère à celui qu'il avait eu de sa première femme.

Sa vie fut dès lors partagée entre ses travaux scientifiques, les soins qu'exigeait l'éducation de ses fils et les devoirs que lui imposaient ses fonctions académiques, dont il s'acquitta toujours d'une manière exemplaire.

A la renaissance de la république de Genève en 1814, il fut appelé à faire partie du Conseil Représentatif. Il s'y fit remarquer par la sagesse et la modération de ses principes, aussi bien que par son dévouement absolu et son amour pour le pays. Ses discours, en général simples et sans aucun appareil oratoire, exerçaient une action prononcée sur ses collègues; il y maniait avec calme, mais avec habileté, les armes d'une dialectique serrée, et il savait les allier quelquefois avec une légère teinte d'une sorte d'ironie douce, fine et parfaitement polie, qui le rendait un jouteur redoutable dans l'escrime de la discussion, en même temps que la haute considération dont il jouissait lui conciliait d'avance les opinions.

Lorsque M. Prevost eut atteint l'âge de 72 ans, il crut devoir quitter les fonctions de l'enseignement public, et peu après, les Conseils dont il faisait partie. Sa force intellectuelle était cependant encore dans toute sa vigueur, mais il se sentait le besoin du repos, et il ne voulait pas s'exposer au risque de la moindre débécance. Il vécut dès lors dans le sein de sa famille,

jouissant de la tendresse d'une femme chérie , de celle de ses fils qu'il se plaisait à nommer ses amis , de l'attachement de tous ceux qui l'entouraient , du respect et de l'affection de tous ses concitoyens. Il voyait prospérer ses petits-enfans , à l'éducation desquels il aimait à consacrer des soins assidus. Il savait conserver une sérénité et même une gaiété souvent refusées à l'extrême vieillesse. Il se plaisait dans la société d'un petit nombre d'amis qui le visitaient dans sa retraite. Il aimait à revoir ses anciens disciples et à leur témoigner son affection. Il continuait, enfin, avec une ardeur soutenue des travaux analogues à ceux qui avaient occupé sa vie, et il ne laissait pas passer une journée sans chercher à se tenir au courant des progrès des sciences. Chaque jour il se donnait une sorte de tâche ; le travail semblait être un besoin de sa nature , comme si l'adage *nulla dies sine linea* eût été sa devise¹. Il savait encore faire profiter le monde savant du fruit de son active capacité, et l'on trouve plusieurs mémoires originaux publiés par lui dans la *Bibliothèque Universelle* , dans les *Annales de Chimie et de Physique*, et dans le *Recueil des Mémoires de la Société de physique de Genève* , à un âge où la plupart des hommes, même les plus actifs , ne cherchent que le repos.

Ses habitudes d'observation psychologique ne l'abandonnèrent point dans son extrême vieillesse. Il étudiait la lente déchéance de ses facultés physiques et même celle de ses facultés intellectuelles , avec le sang-froid d'un observateur et comme s'il eût été question d'un autre. Il notait lui-même comment , peu à peu , les notions de temps et d'espace s'affaiblissaient dans sa tête , et il étonnait ses amis par la lucidité avec laquelle il observait et analysait les légères atteintes que l'âge apportait à la lucidité même de son esprit.

¹ On peut juger de ses travaux par le nombre de ceux que j'ai cités , et je dois ajouter ici que j'ai encore négligé un grand nombre d'articles originaux insérés dans diverses collections , et plusieurs traductions d'ouvrages utiles , tels que le *Voyage en Abyssinie* de Salt , les *Essais philosophiques* d'Adam Smith , etc.

Cette vieillesse, qui semblait devoir se prolonger jusqu'aux extrêmes limites de la vie humaine, fut ébranlée par un accident. Il fit dans sa chambre, le 26 novembre dernier, une chute dont il éprouva une secousse assez forte pour qu'on pût craindre une fracture au col du fémur. Condamné à garder le lit, il y éprouva, outre l'incommodité de sa contusion, la faiblesse qui suit une longue inaction, et au bout de quatre mois il fut atteint d'une sorte de fluxion de poitrine, propre à une vieillesse très-avancée. Il est mort le 8 avril 1839, à l'âge de 88 ans et un mois, regretté de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. Sa veuve, qui déjà malade depuis quelques années, l'a soigné avec un touchant dévouement, témoignait souvent que tout son désir était de survivre d'un jour à son mari. Elle a failli voir son vœu exaucé. Une maladie grave l'a atteinte le jour même de l'ensevelissement. Mais elle a déjà repris des forces, et tout fait augurer qu'elle sera heureusement conservée à sa famille.

Si dans cette esquisse rapide de la vie de M. Prevost, j'ai réussi à faire connaître les traits distinctifs de son talent, on aura jugé qu'il réunissait à un degré remarquable deux qualités qui se concilient rarement, la variété et la profondeur des connaissances. Il a exercé son intelligence sur des études très-disparates, la philologie, la philosophie, l'économie politique et la physique. Cependant il a échappé à l'écueil où viennent d'ordinaire se briser ceux qui dispersent leurs forces; il n'a nulle part été superficiel: il a, au contraire, aimé à scruter les sujets les plus divers avec une égale profondeur. Cela donne une idée de la force et de la flexibilité de son esprit, cela fait comprendre son goût et sa capacité pour le travail; mais ses succès ont tenu essentiellement à la faculté dominante de son caractère, l'amour profond de la vérité. C'est cet amour de la vérité qui lui donnait la force d'approfondir tous les sujets qu'il abordait, et d'écarter les hypothèses hasardées, dans des études où l'on n'a que trop souvent l'usage d'en abuser. C'est aussi cet amour de la vérité qui lui donnait quelquefois dans la

discussion quelque chose qui semblait ou froid ou indécis ,
 uniquement parce qu'il tremblait de hasarder un mot qui sortit
 le moins du monde des rigoureuses limites du vrai. C'est enfin
 cet amour de la vérité qui, appliqué aux idées morales, a fait
 de M. Prevost l'un des hommes les plus consciencieux et les
 plus respectables qu'il soit possible de citer. En terminant par
 cet éloge, je ne crains point de m'être abandonné aux senti-
 mens d'une vieille amitié, ni d'être sorti moi-même des bornes
 de cette vérité dont M. Prevost pratiquait si bien le culte et
 inspirait le respect.

discussion quelque chose qui semblait ou froid ou indécis, simplement parce qu'il tremblait de hasarder un mot qui sortit le moins du monde des rigoureuses limites du vrai. C'est cette est amour de la vérité qui, appliqués aux idées morales, a fait de M. Hervet l'un des hommes les plus consciencieux et les plus respectables qu'il soit possible de citer. En terminant par cet éloge, je ne crains point de m'être abandonné aux sentiments d'une vieille amitié, ni d'être sorti moi-même des bornes de cette vérité dont M. Hervet gardait si bien le culte et aspirait le respect.

